

Je suis assis dans ma maison de Tel-Aviv.

La radio diffuse des chansons en hébreu, des chants glorifiant le Jour du Souvenir. Dans quelques heures, les Israéliens vont fêter le cinquante-troisième anniversaire de leur indépendance. Dans la même semaine, par trois fois, ils seront appelés à célébrer le culte de la Nation : d'abord, le Jour de la Shoah, qu'ils appellent le « Jour de la Shoah et de l'héroïsme », puis celui commémorant les soldats tombés de Tshal, et, pour finir, celui de l'Indépendance. Tout le génie sioniste concentré en l'espace d'une semaine : la Shoah, l'héroïsme et la renaissance. La Shoah ayant induit l'héroïsme qui lui-même a entraîné la renaissance. Pas un mot sur le prix que l'autre partie dut payer. Pas un mot sur le prix qu'elle continue, chaque heure, jour après jour, de payer.

Car ainsi sont les Israéliens, tout au long de l'année, et particulièrement les jours de leurs fêtes nationales : concentrés exclusivement sur eux-mêmes, sans voir l'autre, sans vouloir le voir. Peut-être n'en sont-ils même pas capables. Ce mythe mensonger d'un peuple-sans-terre débarqué dans un pays-sans-peuple a pourtant été brisé depuis longtemps, mais cela ne signifie pas pour autant que les Israéliens ont fini par intégrer le fait de ne pas être seuls sur cette terre hémorragique et conflictuelle. En outre, ils continuent à leurs yeux, d'être non seulement des victimes, mais, et aussi incroyable que cela puisse paraître, d'être les seules. Ils sont David, face à Goliath, éternelles victimes. C'est difficile à croire, mais c'est ainsi. Une grande puissance régionale, avec une armée, une technologie et une économie triomphante, dotée de la dissuasion nucléaire et d'un large et solide soutien international,

avec à sa tête l'Amérique, qui continue de prétendre être David. Et en face, un peuple occupé, dont le tissu social et culturel fut totalement détruit en 1948, dont la plupart des fils ont été exilés ou ont abandonné leurs terres, qui n'a pas encore commencé à renaître de ses cendres, dont la moitié se trouve dans des camps de réfugiés, un peuple qui vit sous une occupation très dure depuis plus d'une génération, dont l'univers a été dévasté non pas une, mais deux fois, en 1948, puis en 1967, à l'égard duquel les États-Unis comme le reste du monde restent assez indifférents à ce qu'il n'ait à son crédit ni pays, ni armée ni économie, mais seulement quelques poignées de pierres et quelques suicidaires, un peuple décrit par la plupart des Israéliens tel Goliath, menaçant l'existence d'Israël. Pas moins que ça !

Et les Israéliens qui ce soir vont sortir pour fêter leur indépendance alors que deux millions et demi de Palestiniens pâtissent du couvre-feu et de l'occupation que leur ont imposé leur État et leur gouvernement, à moins d'une heure de route de chez eux, sans la moindre culpabilité ni l'ombre d'une pensée pour leurs voisins et leur amère existence. Les Palestiniens en tant que victimes sont totalement absents de leurs consciences. Ni ceux sous leur occupation, ni davantage les trois millions disséminés dans des camps de réfugiés. Pour les Israéliens, si un Palestinien pénètre leur conscience, c'est celui qui menace la tranquillité de leur existence d'un couteau, d'une pierre, d'un mortier ou d'une voiture suicide. Au point où en sont les choses, les Palestiniens n'ont pratiquement pas d'autre moyen que la violence pour rappeler leur existence, l'état de leur misère et la responsabilité d'Israël à leur égard.

C'est bien sûr une très mauvaise nouvelle pour les fervents de la paix. Ces derniers mois ont encore davantage aggravé leur situation. Cela faisait des années que la perspective de la paix n'avait pas été aussi mauvaise que ces six derniers mois. Espoir toujours déçu et plus dangereux encore que la situation qui prévalait dans le passé. Et cet espoir a été déçu des deux côtés. D'un côté, les Palestiniens qui ont fait un long chemin historique en reconnaissant l'État d'Israël et en se contentant d'une infime partie de la terre historique qui à leurs yeux est la leur, afin d'arriver à l'autodétermination avec un État souverain dans les frontières de 1967 avec Jérusalem-Est comme capitale. Espoir envolé. Les plus forts partisans d'Oslo au sein des Palestiniens ont quasiment disparu. Les anciens amis sont devenus ennemis. Plus guère de consensus désormais. Les Palestiniens n'espèrent pratiquement plus rien d'Israël. Pour eux, point de lumière au bout du tunnel : ni dans la droite israélienne, ni au centre, ni même désormais à gauche. Et de l'autre côté, dans le camp de la paix israélien, la prétendue gauche

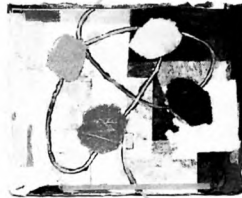
d'Israël, c'est autant de déception. « Maintenant nous sommes tous des colons », disait il y a quelques jours un célèbre journaliste israélien qui, hier encore, se définissait comme un homme de gauche et un homme de paix. Ces hommes prétendus de gauche pensent que l'Israël d'Ehoud Barak a proposé aux Palestiniens le Ciel et qu'ils l'ont refusé. À présent la gauche israélienne a aussi le sentiment d'avoir été trompée : comment les Palestiniens ont-ils pu leur faire ça ? Eux aussi sont déçus, pour ne pas dire désespérés. Et c'est précisément là le danger : il n'y a plus à qui parler. Mais la légèreté coupable avec laquelle la gauche israélienne s'est laissé séduire par la propagande selon laquelle les Palestiniens ont refusé le Ciel qui leur était proposé doit susciter une profonde inquiétude. Avec quelle facilité la gauche israélienne s'est désespérée des Palestiniens ! Sous quel nationalisme s'est-elle dès lors retranchée derrière les positions officielles et démagogiques de leur gouvernement ? Personne à qui parler ? Il semble parfois que les Palestiniens sont bien en effet ceux qui n'ont personne à qui parler dans la société israélienne. Prenez n'importe quel Israélien, ôtez-lui son masque, et vous découvrirez au fond un véritable nationaliste. Ainsi avons-nous été éduqués, ainsi avons-nous été élevés. Le système d'éducation d'un jeune et vulnérable État nous a conditionné dès notre plus jeune âge. Ce système éducatif a perduré lorsque nous sommes devenus une mini-grande puissance. C'est toujours ce même sentiment d'insécurité qui empêche de reconnaître les erreurs, les injustices que nous avons causées et d'assumer une responsabilité morale et politique à leur égard. Le destin de l'autre demeure ni pertinent ni important. L'Israélien parlera de « sécurité », ne faisant allusion qu'à la sienne. Il évoquera la terreur que dans un sens et la violence, en ne pensant qu'à celle dirigée contre lui. Comme si l'autre n'existait pas. Comme s'il n'y avait pas d'autre peuple, qui maintenant paie le prix du sang au-delà du supportable. Plus de quatre cents morts en la moitié d'une année maudite ! Une existence qui n'en est décidément pas une. Et que penser des sentiments d'une mère palestinienne venant d'enfanter devant cette perspective terrifiante ? Cela ne semble pas particulièrement concerner les Israéliens. Mais la violence israélienne n'est bien souvent pas moindre que celle des Palestiniens. Bouclage des territoires, couvre-feu, arrestation, atteinte à la liberté de circulation, absence de soin médical, ne sont pas moins violents que des tirs de mortiers. Et l'humiliation face aux barrages, n'est-ce pas aussi de la violence ? Car c'est ainsi que nous sommes : nous ne voyons que nous, que notre détresse, faisant abstraction d'autrui et de la sienne, aussi incommensurable soit-elle.

Il n'y a pas lieu ici d'essayer d'analyser comment un peuple, qui a tant souffert dans son histoire, peut être capable d'infliger une telle souffrance à un autre peuple. Nous ne dirons que ceci : il y a en effet corrélation, mais le résultat est inacceptable. L'on eût pu attendre en effet de l'ancienne victime qu'elle manifestât précisément une plus grande sensibilité à l'égard de celle d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas, hélas, ce qui s'est produit. Au moyen d'une instrumentalisation manifeste de la mémoire de la Shoah, les Israéliens continuent à se persuader qu'ils sont les victimes. En tant que tels, bien sûr, tout leur est permis. Détruire des maisons, emprisonner sans procès, torturer, expulser, asphyxier des villages entiers, affamer, empêcher tout soin médical, confisquer un tant soit peu de vie normale à tout un peuple, et cela au nom de la sécurité, fût-elle réelle ou imaginaire. Sécurité des Israéliens, exclusivement des Israéliens, s'il était besoin de le dire. Tout ce que les Israéliens détestent, ils ne se privent pas de l'imposer aux Palestiniens, et cela au nom de la sécurité, une vache sacrée qu'il est temps d'égorger, ou de contrôler.

Pendant ce temps, les deux parties s'arc-boutent sur leurs positions et la lumière au bout du tunnel ne point toujours pas à l'horizon. Les Palestiniens utilisent l'unique arme en leur possession face à cette occupation qui semble sans fin, l'arme du terrorisme. Quant aux Israéliens, en face, ils se protègent derrière la seule arme qu'ils connaissent contre le terrorisme, celle de la réaction violente, totalement démesurée. Destruction au mortier de dizaines de maisons en représailles, opérations effroyables de liquidation qu'aucun état de droit ne pourrait autoriser, exécutions sommaires, mais aussi occupation de terres, des territoires, en violation des accords signés. Et c'est ainsi que nous nous retrouvons, Israéliens et Palestiniens, de chaque côté de la barricade, dans une spirale infernale de violence qui ne peut que s'exacerber, sans qu'il se trouve personne pour rompre ce terrible enchaînement. La responsabilité, s'il était besoin de le souligner, peut être imputable aux deux parties, mais elle incombe bien davantage encore à l'occupant et au plus fort.

Nous sommes aujourd'hui à la veille du cinquante troisième anniversaire de mon État. Alors que j'écris ces lignes, le Jour du souvenir de milliers d'Israéliens tombés laisse la place aux festivités de l'indépendance. Cette année, plus que jamais, de nombreux Israéliens ne savent plus très bien ce qu'ils doivent fêter. La fondation de l'État ils l'ont déjà fêté plus qu'il n'en faut. Maintenant ils aimeraient pouvoir célébrer l'équité du chemin suivi

par leur État aujourd'hui devenu une grande puissance. En l'absence d'une telle équité, personne ne peut s'attendre à l'instauration d'une véritable paix. Aucun répit ne nous attend, jusqu'à ce que nous devenions plus justes. Mais justes nous ne le serons jamais en tant qu'occupants. Il n'existe pas d'occupants éclairés et encore moins d'occupants justes. Totalement liés au destin des Palestiniens, tant que leur sort restera mauvais, il le sera autant, très mauvais même, pour les Israéliens qui n'auront plus alors beaucoup de raisons de se réjouir, ni même le jour héroïque de leur indépendance.



GIDÉON LEVY, journaliste israélien à *Haaretz*, vit à Tel-Aviv.

KATHERINE WERCHOWSKI, traductrice française, est spécialiste en langue et civilisation juives.